

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Innocence et culpabilité. Introduction à la lecture de
«La Chute» d'Albert Camus (2)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1975, tome 71, p. 57-68

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Innocence et culpabilité

*Introduction à la lecture de «La Chute»
d'Albert Camus*

(Suite)

Le récit

Amsterdam. Un bar à matelots. A une table, deux hommes boivent du genièvre. L'un parle sans arrêt, avec une aisance étourdissante. L'autre n'intervient que par de brèves remarques dont on perçoit seulement l'écho dans les répliques de son interlocuteur. Jean-Baptiste Clamence, ancien avocat parisien et pour lors juge-pénitent, a trouvé un nouvel auditeur qu'il amuse d'abord par son bavardage trop fleuri, ses paradoxes un peu clinquants et ses jongleries apparemment gratuites. En fait, rien n'est laissé au hasard dans cet interminable monologue, et Clamence sait parfaitement où il va.

Ce qu'il raconte ? lui-même, tout simplement. Non pas sa vie, mais lui. Quelque chose comme l'histoire de son âme¹, ordonnée autour de quelques faits significatifs et présentée en cinq tableaux, lesquels d'ailleurs débordent continuellement les uns sur les autres.

Premier tableau : une vie réussie

Brillant avocat, bien fait de sa personne, « danseur infatigable et discret érudit », pratiquant « les sports et les beaux arts », empressé auprès des femmes, défenseur de la veuve et de l'orphelin, mettant son plaisir à rendre service aux inconnus comme à ses amis, J.-B. Clamence a tout pour plaire, et il plaît.

¹ « Ce que Camus désigne par « la chute » n'est pas un événement, mais un état d'âme » dit très justement P.-L. Rey dans l'analyse qu'il a donnée récemment de cette œuvre chez Hatier, collection *Profil d'une œuvre*, Paris, 1970.

Il traverse la vie au milieu de l'approbation générale et surtout de la sienne, planant au-dessus de toutes les mesquineries, ignorant l'échec et l'obstacle, bref, parfaitement heureux parce que pleinement content de lui : « Je jouissais de ma propre nature, et nous savons tous que c'est là le bonheur » (p. 1483)². Installé « à ce point culminant où la vertu ne se nourrit plus que d'elle-même » (p. 1485), il est sans problème et sans inquiétude : « Pesez bien cela, cher Monsieur : je vivais impunément. Je n'étais concerné par aucun jugement » (p. 1486).

Deuxième tableau : un rire inquiétant

Mais un soir... « Voyez-vous, cher Monsieur, c'était un beau soir d'automne, encore tiède sur la ville, déjà humide sur la Seine. » Traversant le pont des Arts, il s'était accoudé au garde-fou en amont du fleuve et s'appêtait à allumer la « cigarette de la satisfaction », lorsqu'un rire éclate derrière lui. Il se retourne : personne. Ayant repris sa position première, il entend à nouveau, mais « un peu plus lointain, comme s'il descendait le fleuve », ce « rire venu de nulle part, sinon des eaux », et qui décroît dans la nuit. Il rentre chez lui légèrement mal à l'aise. Passant devant un miroir, il se regarde : « Mon image souriait dans la glace, mais il me sembla que mon sourire était double » (p. 1493).

« Je crois bien que c'est alors que tout commença » (p. 1495). Clamence prend conscience petit à petit que tout en lui n'a été que mensonge et comédie. Chaque épisode de sa vie passée, mise à l'épreuve de ce rire, livre enfin la vérité toute nue. Le masque tombe et Clamence est placé en face de ce qu'il a toujours voulu ignorer : un égoïsme monstrueux, une hideuse adoration de soi : « Moi, moi, moi, voilà le refrain de ma chère vie » (p. 1498).

Troisième tableau : la découverte essentielle

D'où vient, à ce rire mystérieux entendu sur la Seine, un tel pouvoir d'ôter les masques ? Clamence va nous le dire, ou plutôt nous le faire deviner, en nous relatant l'aventure dont le souvenir l'attendait « au centre de [sa] mémoire », ce qu'il appelle sa « découverte essentielle » (p. 1509).

C'était une nuit de novembre, vers une heure du matin, deux ou trois ans avant le rire. Traversant le pont Royal, il remarque une jeune fille « penchée sur le parapet, et qui semblait regarder le fleuve ». Il passe.

² Toutes les références renvoient au premier volume de la Pléiade.

Quelques instants après, il entend la chute d'un corps dans l'eau, suivie d'« un cri plusieurs fois répété, qui descendait lui aussi le fleuve, puis s'éteignit brusquement ». Il se dit qu'il faut faire quelque chose : « Je voulais courir et je ne bougeai pas. » Il pense : « trop tard, trop loin... », et rentre chez lui sans prévenir personne.

Tout concorde dans les deux épisodes, avec juste ces quelques déplacements qui rendent la transposition vraisemblable et plairaient à un psychanalyste : l'automne, à son début ou à sa fin ; l'obscurité, à la nuit tombante ou une heure après minuit ; la traversée de la Seine, sur des ponts différents mais proches l'un de l'autre ; quelqu'un appuyé au parapet, lui-même ou une jeune fille ; un rire qui vient de l'eau et décroît « comme s'il descendait le fleuve », et le cri d'une noyée « qui descendait **lui aussi** le fleuve »³.

Le cri veillait au centre de la mémoire : pour franchir la barrière qui le maintenait hors du champ de la conscience, il utilise un rire sans doute assez banal, peut-être un couple d'amoureux qui se promenait sur les berges du fleuve. Le vieux souvenir, amené ainsi en pleine lumière, va désormais révéler le sens de toute une vie. En effet, cette nuit-là, Clamence n'a pas été capable de s'exposer, même pas de se déranger, pour sauver quelqu'un ; sans intervenir, sans bouger, lâchement, par incapacité de s'intéresser à autre chose que lui-même, il a laissé mourir : c'est ainsi qu'il avait toujours vécu sans le savoir.

Quatrième tableau : le malconfort

A partir de ce moment, il a le sentiment que tout le monde sait et le juge : « Mes semblables cessaient d'être à mes yeux l'auditoire respectueux dont j'avais l'habitude. Le cercle dont j'étais le centre se brisait, et ils se plaçaient sur une seule rangée, comme au tribunal » (p. 1513)⁴. Il cherche diverses échappatoires, s'efforce d'oublier, croit même y avoir réussi, jusqu'au jour où une rechute lui apprend qu'il est « toujours coincé », condamné à vivre dans sa terrible vérité : « Il fallait se soumettre et reconnaître sa culpabilité » (p. 1529), ce qu'il appelle « vivre dans le malconfort ».

A ce propos, P.-L. Rey remarque avec pertinence que Clamence s'installe à Amsterdam comme pour garder toujours présente à l'esprit la conscience

³ C'est moi qui souligne **lui aussi** (il en sera toujours ainsi dans les citations) : ce détail est le seul qui renvoie, discrètement mais explicitement, au récit concernant le rire.

⁴ Ceci rappelle curieusement le procès de *L'Etranger*, avec ses juges alignés comme des voyageurs sur la banquette d'un tramway (pp. 1183, 1185).

de sa culpabilité : « Victime de Paris, de la Seine, de ses ponts et de l'eau froide, Clamence a choisi, pour s'ancrer définitivement dans sa faute, pour s'y vautrer et en jouir d'une manière provocante, une ville encore plus froide, une ville de ponts et de canaux, une ville où partout coule une eau glacée dans laquelle on ne se jetterait pas pour tout l'or du monde, à plus forte raison pour sauver son prochain » (*op. cit.* p. 40).

Il est désormais la proie d'une véritable obsession de jugement devant les autres : « Vous parliez du jugement dernier. Permettez-moi d'en rire respectueusement. Je l'attends de pied ferme : j'ai connu ce qu'il y a de pire, qui est le jugement des hommes » (p. 1530). Et plus loin : « Je vais vous dire un grand secret, mon cher. N'attendez pas le jugement dernier. Il a lieu tous les jours » (p. 1530).

Cinquième tableau : le juge-pénitent

Une seule solution lui restait, qu'il trouve géniale : s'accuser lui-même avant que les autres ne le fassent, et s'accuser de telle sorte que les autres soient finalement amenés à se reconnaître aussi coupables, sinon plus, que lui-même. En cela consiste son métier de juge-pénitent : « Plus je m'accuse, plus j'ai le droit de vous juger » (p. 1548).

Clamence affirme avoir trouvé là le secret du bonheur. Peu à peu, dans les dernières pages du roman, le ton monte et devient d'une outrance presque insoutenable : « Quelle ivresse de se sentir Dieu le Père et de distribuer des certificats définitifs de mauvaises mœurs... Je plains sans absoudre, je comprends sans pardonner, et surtout, ah, je sens enfin que l'on m'adore ! » (p. 1547). La fièvre et l'alcool aidant, une sorte de délire le gagne et il hurle : « Je suis heureux, je suis heureux, vous dis-je, je vous interdis de ne pas croire que je suis heureux, je suis heureux à mourir ! » Et subitement le ton se casse dans un sanglot : « Oh, soleil, plages, et les îles sous les alizés, jeunesse dont le souvenir désespère ! » (p. 1547).

Le salut serait de pouvoir revenir en arrière et d'oser, au moins une fois, risquer sa vie pour autrui. A son interlocuteur, que l'on sait maintenant être lui-même avocat, notre juge-pénitent adresse ces dernières phrases, où il essaie pitoyablement, mais il y a longtemps que personne n'y croit plus, de plaisanter encore :

« Prononcez vous-même les mots qui, depuis des années, n'ont cessé de retentir dans mes nuits, et que je dirai enfin par votre bouche : « O jeune fille, jette-toi encore dans l'eau pour que j'aie une seconde fois la chance de nous sauver tous les deux ! » Une seconde fois, hein, quelle imprudence ! Supposez, cher maître, qu'on nous prenne au mot ? Il faudrait s'exécuter. Brr... ! l'eau est si froide ! Mais rassurons-nous ! Il est trop tard, maintenant, il sera toujours trop tard. Heureusement ! » (p. 1549).

La culpabilité

Evitons d'abord une confusion, et distinguons entre d'une part des **actes** coupables, qui peuvent être nombreux mais n'en restent pas moins occasionnels et bien individués, et d'autre part un **état** de culpabilité radical et continu. Clamence le sait bien : si le mal est dans ses actes, c'est qu'il est d'abord au cœur de son être ; il se sent coupable par ce qu'il **est** avant de l'être par ce qu'il **fait**. « La chute est notre condition même, non un accident » remarque toujours P.-L. Rey (*op. cit.*, p. 52). Dans l'épisode de la noyée de la Seine, ce qui est grave n'est pas tellement l'attitude de Clamence dans cette occasion, mais le fait qu'elle donne en quelque sorte une définition de toute sa vie.

« Je vivais sans autre continuité que celle, au jour le jour, du moi-moi-moi... Les êtres suivaient, ils voulaient s'accrocher, mais il n'y avait rien, et c'était le malheur. Pour eux. Car pour moi, j'oubliais. Je ne me suis jamais souvenu que de moi-même » (p. 1499).

Mais, s'il ne se donne jamais vraiment, il entend prendre qui il veut, quand et comme il le désire. La page qui rapporte la manière dont il a laissé se noyer la jeune fille commence par évoquer « cette période où je demandais tout sans rien payer moi-même, où je mobilisais tant d'êtres à mon service, où je les mettais en quelque sorte au frigidaire, pour les avoir un jour ou l'autre sous la main, à ma convenance » (p. 1508).

Certes, ce qu'on appelle l'amour n'a pas manqué dans sa vie. A plusieurs reprises il évoque, et non sans vaniteuse complaisance, ses innombrables aventures galantes. Que de femmes dans sa vie ! Mais prenons garde que les mots ne nous trompent : « Je les aimais, selon l'expression consacrée, ce qui revient à dire que je n'en ai jamais aimé aucune. » Et il nous en donne tout de suite la raison : « La sensualité, et elle seule, régnait dans ma vie amoureuse » (p. 1503).

On revient toujours au même point : « D'une certaine façon, je n'ai jamais rien aimé ni personne » disait une des premières versions. Le texte définitif est plus cinglant : « Il est faux, après tout, que je n'aie jamais aimé. J'ai contracté dans ma vie au moins un grand amour, dont j'ai toujours été l'objet » (p. 1503).

On vantait son amabilité, sa générosité, son empressement à rendre service. Il est vrai qu'il aidait les aveugles à traverser la rue, poussait la charrette du chiffonnier, assistait les mourants ; mais c'est qu'il en récoltait admiration et reconnaissance, renforçait la bonne opinion qu'il avait de lui-même, y trouvait de quoi nourrir ses sentiments de supériorité et ses instincts de domination. Il décrit tout cela avec son outrance

et sa férocité habituelles : « Un grand chrétien de mes amis reconnaissait que le premier sentiment que l'on éprouve à voir un mendiant s'approcher de sa maison est désagréable. Eh bien moi, c'était pire : j'exultais » (p. 1484).

Il ne faut donc pas se laisser duper. « Toutes nos vacances sont farcesques » disait Montaigne. Ici, c'est la vie entière qui est comédie. Clamence sait quels devraient être l'enseigne de sa boutique et le texte de ses cartes de visite : « Une face double, un charmant Janus, et, au-dessus, la devise de la maison : Ne vous y fiez pas. Sur mes cartes : Jean-Baptiste Clamence, comédien » (pp. 1497-1498).

La tentation vient de rattacher tout cela aux analyses de La Rochefoucauld sur l'amour-propre et l'intérêt. La différence pourtant reste considérable, et ne tient pas seulement à la forme. Il y a certes, dans les *Maximes*, tout autre chose qu'un jeu de salon où la déception d'une âme hautaine ornerait ses rancœurs des prestiges de la littérature ; sous la rigueur impersonnelle de la frappe, les formules laissent entrevoir certains abîmes qui donneraient facilement le vertige. Mais nulle part on ne sent ni révolte ni angoisse ; le duc ignore aussi bien les soubresauts affolés que les violences rageuses de Clamence. C'est que les *Maximes*, contrairement à l'œuvre de Camus, se situent en marge de toute perspective religieuse. L'écrivain, chez La Rochefoucauld, ne doit rien au chrétien ; bien que moraliste, il entend se cantonner dans le strict domaine d'une psychologie scientifique qui n'a pas à porter de jugement.

Pour retrouver au XVII^e siècle quelque chose qui évoque le monde spirituel de Camus, il faudrait paradoxalement se tourner vers les *Pensées* de Pascal et leurs fulgurantes intuitions sur l'état de l'homme sans Dieu : c'est là que l'on pourrait entrevoir comme une anticipation de l'horreur partout sous-jacente dans *La Chute*.

Car ce livre n'est vraiment pas un livre plaisant, à proportion même des plaisanteries qui le parsèment. Loin en effet d'en masquer la désolation, ces interminables pitreries et ces morceaux de bravoure où plastronne une rhétorique appliquée découvrent à nu les paysages sinistres du néant. J.-B. Clamence fut peut-être le roué comédien qu'il dit, il n'est désormais que le plus triste des clowns, le clown du vide. Pétrifié d'horreur devant lui-même, il tente vainement de camoufler, derrière ses gesticulations de pantin qui croit amuser la galerie, l'enfer qu'il porte en lui.

Pour s'en convaincre, il n'est que d'ouvrir le livre au hasard. Même s'il n'est pas toujours appelé par son nom, l'enfer est partout présent. N'est-ce pas lui d'ailleurs qui occupe le centre exact de l'œuvre, aux pages

1510-1511, dans la description de l'île de Marken, cet « enfer mou », « le plus beau des paysages négatifs », avec ses dunes qui ne sont que des « tas de cendres », sa « digue grise... la grève livide... le néant sensible aux yeux... la planète enfin déserte », où « l'espace est incolore, la vie morte » ? Et ne nous avait-on pas prévenus dès les premières pages qu'Amsterdam est au cœur des choses, c'est-à-dire dans le dernier cercle de l'enfer ? (p. 1481).

Concluons cette analyse par une anecdote que rapporte Clamence lui-même ; elle prend à ses yeux valeur de mythe et résume tout ce que nous avons essayé de dire jusqu'ici. Voulant évoquer une amitié pure de tout intérêt propre, il rapporte ce trait : « On m'a parlé d'un homme dont l'ami avait été emprisonné et qui couchait tous les soirs sur le sol de sa chambre pour ne pas jouir d'un confort qu'on avait retiré à celui qu'il aimait. Qui, cher Monsieur, qui couchera sur le sol pour nous ? Si j'en suis capable moi-même ? Ecoutez, je voudrais l'être, je le serai. Oui, nous en serons tous capables un jour, et ce sera le salut » (pp. 1489-1490)⁵.

Partager les malheurs d'autrui, sortir enfin de soi-même par un geste d'amour dont l'inutilité même garantirait la gratuité, ce rêve impossible hante Clamence. Lorsqu'à la fin du livre, dans la neige qui tombe sur la ville, son délire lui fait voir les colombes ramenant chez les hommes la pureté de l'innocence, il s'écrie : « Tout le monde sera sauvé hein... et vous, par exemple, vous coucherez toutes les nuits sur le sol, pour moi » (p. 1548).

Le thème du salut dans la blancheur d'une innocence perdue et retrouvée, c'est ce qu'il nous faut voir maintenant en étudiant les diverses solutions qu'imagine le pitoyable héros de Camus.

L'innocence et le salut

On se rappelle ce que Tarrou, dans *La Peste*, disait de sa jeunesse : « Je vivais avec l'idée de mon innocence, c'est-à-dire avec pas d'idée du tout. Je n'ai pas le genre tourmenté, j'ai débuté comme il convenait. Tout me réussissait, j'étais à l'aise avec l'intelligence, au mieux avec les femmes, et si j'avais quelques inquiétudes, elles passaient comme

⁵ La dernière phrase, l'unique lueur d'optimisme de tout le livre, existait dans les deux premiers états du texte ; Camus l'avait ensuite supprimée pour ne la réintroduire que dans le manuscrit livré à l'éditeur.

elles étaient venues » (p. 1418). On n'a pas oublié non plus la qualité très particulière de l'innocence où vivent le héros de *Noces* et celui de *L'Etranger*.

C'est la nostalgie de cet état bienheureux que nous retrouvons d'abord dans *La Chute* comme contrepoids au sentiment de culpabilité. « L'idée la plus naturelle à l'homme, dit Clamence, celle qui lui vient naïvement, comme du fond de sa nature, est l'idée de son innocence » (p. 1514). Nous savons qu'il s'agit d'un sentiment antérieur à tout jugement conscient, d'une sorte de quiétude avant tout physique qui est à la fois la cause et l'effet d'un accord spontané avec le monde. Tel vivait le jeune Clamence : « Peu d'hommes ont été plus naturels que moi. Mon accord avec la vie était total... J'étais fait pour avoir un corps » (pp. 1487-1488). Et toute la suite du passage n'est que le commentaire, ou la reprise à peine déguisée, des premiers chapitres de *Noces*.

On se souvient également que pour Camus, les « terres de l'innocence », c'est le pays de sa jeunesse, les rivages méditerranéens de l'Afrique. C'est à peine si *La Chute* nous offre d'abord un léger déplacement géographique en concentrant sur la Sicile la nostalgie du bonheur. Puis on nous transporte à Java : « Ce que j'aime le plus au monde, c'est la Sicile... Java aussi, mais à l'époque des alizés. Oui, j'y suis allé **dans ma jeunesse** » (p. 1495). Et l'on n'a pas oublié, après les affirmations hurlées d'un prétendu bonheur du juge-pénitent, la brusque cassure : « Oh, soleil, plages, et les îles sous les alizés, **jeunesse** dont le souvenir désespère ! » (p. 1547).

Mais plus encore que la Sicile ou Java, c'est la Grèce, comme dans *Noces* toujours, qui hante Camus⁶. Un assez long développement lui est consacré (pp. 1523-1524). Si Camus a toujours affirmé qu'il avait « le cœur naturellement grec », Clamence ne veut pas dire autre chose lorsqu'il se prétend « sicilien et javanais, avec ça pas chrétien pour un sou » (p. 1503).

Mais que faire quand on a perdu l'innocence grecque de la jeunesse ? Clamence va successivement esquisser diverses solutions. Il y a d'abord celle qui part de Dieu : « La seule utilité de Dieu serait de garantir l'innocence et je verrais plutôt la religion comme une grande entreprise de blanchissage » (p. 1530). Et d'évoquer ces « trois ans tout juste » (la vie publique du Christ) où la religion était absence de jugement : « Moi non plus, je ne te condamne pas ! » disait Jésus à la femme adultère (pp. 1532-1534).

⁶ Camus n'est évidemment jamais allé à Java. Par contre, il allait partir pour la Grèce lorsque éclata la guerre de 1939. C'est en mai 1955, un an avant la parution de *La Chute*, qu'il put enfin accomplir ce pèlerinage aux sources.

A y regarder de près, on s'aperçoit que Clamence fait simplement le rêve impossible d'un Dieu qui « garantirait l'innocence » non pas en donnant la force d'éviter le mal ou de s'en repentir, mais en décrétant que le péché n'existe pas ou que l'homme n'en est pas coupable. Usant du simplisme avec lequel l'incompréhension de Camus a toujours traité les dogmes chrétiens, Clamence réduit la rédemption à un simple transfert de culpabilité où le supplice d'un seul blanchit automatiquement tous les autres et leur assure désormais une impunité inconditionnelle.

Mais, estime-t-il, c'est trop beau pour être vrai. D'ailleurs, une rédemption ainsi comprise fût-elle même possible, la question ne serait pas liquidée pour autant : resteraient les autres et soi-même. A supposer en effet que Dieu existe et veuille bien, en ce qui le concerne, faire semblant de ne pas nous croire coupables, comment échapper au jugement des hommes et au nôtre ? « Dieu n'est pas nécessaire pour créer la culpabilité, ni punir. Nos semblables y suffisent, aidés par nous-mêmes » (p. 1530).

Clamence fut pris, à un moment de sa vie, d'une véritable soif d'aveu, espérant se libérer par le pardon des autres⁷. Mais ses tentatives n'ont jamais abouti qu'à de misérables échecs, en particulier parce qu'on ne peut obtenir le pardon des autres qu'après s'être pardonné à soi-même : « Le grand empêchement à y échapper (il s'agit du jugement) n'est-il pas que nous sommes les premiers à nous condamner ? » (p. 1541).

Telle est en fait la rançon d'une liberté qui n'a point de maître ni de référence transcendante : « Seul dans une salle morose, seul dans le box, devant les juges, et seul pour décider, devant soi-même ou devant les juges. Au bout de toute liberté, il y a une sentence ; voilà pourquoi la liberté est trop lourde à porter, surtout lorsqu'on souffre de fièvre, ou qu'on a de la peine, ou qu'on n'aime personne » (p. 1542).

Tout ce passage sur la liberté et l'esclavage (pp. 1541-1544) a été fortement retouché et développé ; une des premières versions disait : « J'ai appris que la liberté, c'est la solitude devant le bien et le mal, et le jugement. » Or ce jugement, dans la solitude de la conscience, ne peut être un pardon : « Nous avons perdu la lumière, les matins, la sainte innocence de celui qui **se pardonne à lui-même** » (p. 1548). Une liberté

⁷ « Nous attendons seulement qu'avant de mourir, les autres, une fois pour toutes, nous pardonnent » disait, à la dernière page, une des premières versions. On sait d'autre part que pendant qu'il écrivait *La Chute*, Camus adaptait pour le théâtre le roman de Faulkner *Requiem pour une Nonne*, où le thème de l'aveu occupe une place centrale. Cf. aussi le personnage de Stavroguine dans *Les Possédés* : Camus travaillait, toujours à la même époque, à l'adaptation théâtrale du grand roman de Dostoïevsky.

créatrice à chaque moment de ses propres valeurs peut suffire à l'auteur des **Chemins de la liberté** ; elle ne supprime pas chez Camus les tourments de la conscience.

Il y aurait ici une nouvelle « utilité de Dieu », s'il existait. Il serait alors un maître qui dicte sa volonté souveraine et simplifierait toute chose : « L'essentiel est que tout devienne simple, comme pour l'enfant, que chaque acte soit commandé, que le bien et le mal soient désignés de façon arbitraire, donc évidente » (p. 1543). Si donc « pour qui est seul, sans dieu ni maître, le poids des jours est terrible » (p. 1542), un dieu-dictateur donnerait la paix en imposant sa tyrannie. Mais comme Dieu n'existe pas, il faut choisir un autre despote et un autre esclavage : « Vive donc le maître, quel qu'il soit, pour remplacer la loi du ciel » (p. 1543)⁸.

L'innocence grecque irrémédiablement perdue, la rédemption-blanchissage n'étant qu'un leurre, le pardon des autres se heurtant à l'impossibilité de se pardonner à soi-même dans un monde spirituel sans loi, on pourrait peut-être attendre une solution par l'expiation. Mais voilà que justement la sentence, des autres ou de soi-même, se limite à une déclaration de culpabilité sans jamais imposer aucun châtement. C'est bien le pire, car la peine fournirait, par l'expiation, le moyen de recouvrer une nouvelle innocence.

Comment d'ailleurs en serait-il autrement, puisqu'il n'existe pas de loi ? Il y a certes les codes, civil, pénal ou autres. Mais ils ne punissent que des fautes précises. Tandis que le manque d'amour, la comédie, tout ce que Clamence appelle le « moi-moi-moi », comment cela serait-il justiciable des lois ? Dans les premiers états du texte, on apprenait à la fin que l'interlocuteur de Clamence était un policier enquêtant sur le vol d'un tableau. Or celui-ci est justement caché dans l'appartement de Clamence. Et le voilà qui jubile à la pensée qu'on va l'arrêter : il serait alors condamné pour un vrai délit. Camus ayant ensuite transformé en avocat le policier des premières versions, il n'est plus question d'arrestation immédiate, mais Clamence n'a pas renoncé : « J'espère toujours que mon interlocuteur sera policier et qu'il m'arrêtera pour le vol des *Juges intègres*⁹. Pour le reste, n'est-ce pas, personne ne peut m'arrêter. Mais quant à ce vol, il tombe sous le coup de la loi » (p. 1548).

Mais cette dérisoire consolation lui est finalement refusée, et il reste la proie de son angoissante obsession. Éternellement accusé, éternellement jugé, il se trouve enfermé dans une culpabilité qui ne débouche

⁸ Remarquons une fois de plus comment, à coup de simplifications et d'anthropomorphismes, Camus déforme la notion de Dieu.

⁹ C'est le nom du tableau en question, un des volets de *l'Agneau mystique* de van Eyck.

sur rien ni personne, sans issue comme sans cause véritable parce qu'elle ne se situe en face d'aucune transcendance.

Enfin, et c'est à ses yeux le rêve le plus fou, Clamence va se rendre compte que seule une métamorphose intérieure apporterait une solution. Si le mal est moins dans les actes particuliers que dans le fond de l'être dont ils procèdent, changer de vie exige d'abord que l'on change d'être : « Quand on n'aime pas sa vie, quand on sait qu'il faut en changer, on n'a pas le choix, n'est-ce pas ? **Que faire pour être un autre ?** Impossible. Il faudrait n'être plus personne, s'oublier pour quelqu'un, une fois, au moins » (p. 1548).

Il est certes davantage question ici d'être **un autre** que d'être **autre**, mais on nous a trop dit que Clamence était « tout le monde » pour que nous ne comprenions pas jusqu'où va ce rêve impossible. « S'oublier pour quelqu'un » serait le salut, mais personne n'en est capable ; pour y parvenir, « il faudrait n'être plus personne », ou alors devenir autre tout en restant soi-même.

Jamais, semble-t-il, Camus n'a été plus proche du christianisme que dans ce court passage ; jamais son intuition ne l'a conduit, sans qu'il le sache, à toucher d'aussi près l'un des aspects fondamentaux de la révélation. C'est par là qu'il nous faut conclure.

Conclusion

Au couple « culpabilité-innocence », le christianisme répond par celui de « péché-sainteté ». La différence essentielle, on y faisait allusion tout à l'heure, est que la culpabilité aussi bien que l'innocence sont des notions fermées, tandis que le péché et la sainteté disent ouverture et relation à un autre.

Se reconnaître pécheur, en langage chrétien, c'est « confesser sa faute **devant Dieu** », c'est-à-dire à la fois reconnaître que l'on a péché **contre lui** (même si la faute, à première vue, apparaît uniquement comme injustice ou manque d'amour envers les hommes) et en même temps proclamer que **lui est saint**, c'est-à-dire totalement autre, infiniment étranger à notre univers où le mal, sans répit, fait vaciller le bien. Tandis que le sentiment de culpabilité, tel qu'il sévit en Clamence, ne se rattache à rien (même pas à une loi) et ne débouche sur rien (même pas sur une condamnation), la conscience du péché, telle qu'on la trouve au cœur du chrétien, établit par contre un rapport entre lui et un Dieu qu'il découvre, au sein même de son état de pécheur, comme étant d'abord non pas l'auteur d'une loi et d'un châtiment, mais simplement comme étant le Saint.

Il y a plus. Confesser sa faute devant Dieu, c'est reconnaître en lui le Saint **qui sauve en sanctifiant**. C'est exposer le mensonge de son être profond à l'action purificatrice d'une Vérité qui rend libre en brisant les chaînes du péché (Jn 8, 32). Associée à la conversion du cœur et inspirée par un esprit de pauvreté qui attend un salut donné gratuitement, la confession du péché est tout ensemble le fruit et la racine d'une sanctification intérieure en train de s'accomplir par la présence du Dieu qui sauve.

On comprend alors pourquoi on ne trouve, chez le chrétien qui se reconnaît pécheur, ni les cris de révolte, ni les soubresauts d'angoisse, ni les obsessions de jugement, ni la rage d'un orgueil qui se venge de lui-même en se bafouant, ni finalement, ce qui fait le fond même de *La Chute*, le vertige d'une conscience affolée à laquelle le sarcasme destructeur du juge-pénitent voudrait apporter, suprême mensonge, l'illusoire consolation d'une damnation définitive dans le malconfort.

Si Dieu apparaît comme le seul saint, la présence de la sainteté en l'homme ne peut être que présence personnelle de Dieu. Non pas une présence qui coexiste à côté de la personne humaine, mais qui la pénètre et la transforme, l'envahit tout entière sans pour autant la détruire ou se substituer à elle. « Que faire pour être un autre » interroge Clémence. La réponse est dans le don de l'Esprit de Dieu : « Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau, j'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit en vous et je ferai que vous marchiez selon mes lois et que vous observiez et suiviez mes coutumes » (Ez 36, 26-27).

Or l'Esprit de Dieu est Amour. Les lois et les coutumes de Dieu, sa manière **sainte** de se conduire, c'est l'exercice de l'amour, cet amour qui le définit lui-même. En donnant son Esprit, Dieu donne ce qui est la loi de son être : « L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné » (R 5, 5). Cet amour devient alors la loi du chrétien, non pas comme un commandement imposé de l'extérieur, mais comme l'expression de ce qu'il est devenu, dans l'intime de lui-même, par le don transformant de Dieu : « Je mettrai ma loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur » (Jr 31, 33).

Si donc la culpabilité de Clémence se confond avec son égocentrisme et son incapacité d'aimer véritablement, le christianisme répond en invoquant l'existence d'une sainteté qui se confond avec le don de soi, tant aux autres qu'à Dieu. A l'illusion d'une innocence qui ne devrait rien qu'à elle-même, la révélation oppose la réalité d'un amour qui est en nous le fruit du don que Dieu nous fait de son propre Esprit.

Joseph Vogel